

**Céline Sabiron. *Écrire la frontière : Walter Scott ou les chemins de l'errance*. Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 2016. 218 pages. 20€. ISBN 9791032000366.**

Compte-rendu de lecture rédigé par Cyril BESSON (Université Grenoble Alpes)

Genette pourrait-il aujourd'hui écrire, comme il le faisait en substance dans *Seuils*, que Walter Scott vaut surtout par l'appareil péritextuel dont il sature ses textes, et peut-être uniquement par celui-ci ? On peut le regretter, mais l'image d'un Scott styliste, abstrait de son contexte, pour ainsi dire « méta- », n'a pas résisté au mouvement de « reterritorialisation écossaise » entamé dans les années 1990, et qui s'est accéléré encore sous deux dynamiques parallèles : d'une part, la réouverture d'un Parlement écossais en 1999 (il est frappant de voir que presque toutes les études consacrées à Scott publiées à cette époque font mention de cet événement dès leur introduction, ce qui montre bien l'enjeu historique, politique et national derrière la figure de Sir Walter) ; d'autre part, une excellente réédition intégrale des œuvres de « l'Auteur de *Waverley* » par les Presses de l'Université d'Édimbourg, utilisant le manuscrit des romans comme texte de référence, afin de revenir à l'élan initial du créateur, avant que ne se produisît l'accrétion de textes postérieurs vus désormais comme alluvions plutôt que limon.

Il sera possible de se satisfaire durablement de cet état de fait si ce mouvement continue de produire des ouvrages de la qualité de celui de Céline Sabiron, consacré à l'écriture de la frontière chez Scott. Partant du constat que ses romans sont structurés autour de la notion de franchissement, souvent erratique, l'auteur de cette étude propose de parcourir l'œuvre de l'Écossais sous deux angles complémentaires : les frontières physiques, ou « historico-géographiques », dans un premier élan (les trois premières parties), puis les frontières symboliques ou abstraites, ces deux catégories étant bien vues comme poreuses. Une distinction s'établit rapidement entre frontière-limite et frontière-seuil, et le premier chapitre est consacré à la présentation par Scott d'« un espace britannique limité par des lignes figées et infranchissables », renforcées par des fortifications attestant du caractère conflictuel des relations de l'Écosse avec son « sud », qu'il s'agisse du malheureux conquérant romain ou du dominateur anglais. Ces frontières semblent à ce point figées et fixées qu'elles en apparaîtraient fossilisées, en tout cas pratiquement naturalisées. Cependant, l'union des royaumes d'Écosse et d'Angleterre amène une disparition des anciennes formes de frontières nationales, pour lesquelles Scott n'éprouve aucune nostalgie, en ce que cet effacement témoigne de l'avènement d'un progrès, qui lui-même s'incarne dans de nouveaux bornages au niveau local, avec les *Enclosures*, menant notamment à une dépopulation des Highlands. Il se produit un transfert de la frontière-limite de l'extérieur vers l'intérieur, face auquel Scott ressent un profond malaise, car ce progrès n'est pas absolu : derrière le progrès économique majeur de la limitation massive des terres écossaises, des conséquences humaines témoignent d'une réalité contrastée, face à laquelle Scott choisit, comme à l'ordinaire, la voie de milieu, fustigeant les abus mais rendant hommage aux propriétaires terriens humains. Après s'être appuyé sur les grandes frontières physiques, étape fondatrice et « statique » de son œuvre, Scott « met en mouvement le récit par le biais de la colonisation, l'action de traverser la frontière-limite avec un autre pays » ; le corollaire de cette transformation de la frontière nationale en frontière-seuil est la fermeture de la frontière intérieure, devenue frontière-limite. À l'intérieur d'une Grande-Bretagne unie au sein des frontières de son empire colonial, l'Écosse incarne une nation colonisée et qui se fait à son tour colonisatrice, notamment avec l'évocation des Shetlands ou du contexte indien. Après

avoir posé des oppositions symétriques entre espaces colonisateurs et colonisés, Scott renvoie les peuples à leur similitude, montrant que « les espaces s'interpénètrent et fusionnent par des jeux combinés de superpositions suivies de mises en abyme répétées à l'infini ». La frontière, loin d'être stable, est poreuse, et même si Scott manifeste à l'égard de la frontière intérieure une stratégie d'évitement tant physique que linguistique, elle devient « lieu hybride de circulation et d'échange entre les deux nations frontalières », générateur d'une circulation fertile mais également transgressive des hommes, des marchandises et de la culture ; le libre-échange notamment témoigne de la non superposition des frontières politiques et économiques. Un lien se tisse entre colonisation et tourisme : « le colonisateur s'approprie physiquement le territoire au-delà de la frontière, le touriste se l'approprie mentalement », mais cette possession peut aussi être artistique, transférant un territoire intime sur celui qu'on a sous les yeux. Scott ne fait pas autre chose, faisant de l'Écosse son « Scott-land », réécrivant la frontière pour en révéler la signification symbolique.

Les chapitres 4 et 5 exposent un mécanisme de transgression et de violation de tabous par lesquels Scott négocie une fois encore une voie du milieu. La fusion imaginaire opérée entre les frontières nationales écossaises et les frontières de la Terre promise lui permet de s'appuyer, pour mieux la critiquer, sur une rhétorique puritaine très attachée à la lettre des Écritures mais qui abolit les frontières entre prosaïque et sacré. Cela lui permet d'affirmer sa voix et voie propre, sur le chemin d'une longue errance religieuse et spirituelle, prenant pour point de départ « l'animisme écossais » (concept qui aurait sans doute gagné à être mieux défini), et opérée à travers la figure du labyrinthe initiatique. Mais certaines frontières n'en sont pas moins intériorisées par les personnages, car protectrices de leur Moi, et menacent de les enfermer dans une attitude où l'Autre pourrait ne demeurer qu'un repoussoir ; ce verrouillage intime les mènerait à leur perte si Scott ne choisissait de « domestiquer l'exotique déplacé au sein des frontières du familier, d'absorber l'Autre écossais au sein des frontières du Moi », à travers la figure de Meg Merrilies notamment. La frontière avec l'Autre, au principe du périple du voyageur transfrontalier, n'est donc posée que pour être traversée et transcendée, à coups de rencontres fortuites symboliques et salvatrices amenant à reconnaître le même dans l'Autre. C'est de manière régressive qu'on voyage le mieux, du Sud vers le nord, pour certes prendre conscience des différents niveaux de développement économique, social et politique au sein du royaume unifié sinon vraiment uni d'Écosse et d'Angleterre, mais surtout opérer une remontée vers des origines primitives et ancestrales, « remontée achronologique qui défie la théorie du développement social prônée par les Lumières » doublée « d'une remontée vers l'ancre féminin et, par là même, d'une violation de la frontière morale », « pénétration monstrueuse du ventre maternel, enfantement inversé et incestueux » mais aussi voyage vers un terrain fertile. Enfant dénaturé perdu dans un territoire dont l'être supposément viril se voit remis en cause suite au mariage forcé avec son voisin du sud, le voyageur entreprend le chemin vers l'autre sexe, le travestissement et le *cross-gendering* devenant des figures indissociables de l'œuvre scottienne. Scott, cependant, témoigne de ce que sera un peu plus tard le « malaise victorien », l'obsession d'une remise en ordre, éventuellement *a minima*, après l'expérience du désordre, conforme au sublime de Burke. En atteste sa vision de la révolution, en France comme en Écosse, amenant l'auteur à retracer « des frontières abstraites fixes et hermétiques pour contrer tout renversement permanent ou toute dissolution des frontières », préconisant systématiquement une position moyenne de modération politique, de sorte que « l'errance est feinte et le cheminement est finalement plus stratégique qu'erratique ». La frontière, pour perdre ce qu'elle a de clos, n'en demeure pas moins réaffirmée à travers la refiguration constante de l'entre-deux,

position éthique (peut-être aussi esthétique ?), quoique celle-ci soit plus bénéfique au niveau moral que culturel ou psychique pour les personnages. La démarche de l'auteur le place en gardien protecteur de l'esprit et de la culture des frontières nationales et régionales, mais alors l'œuvre s'avère d'une part, manipulatrice pour le lecteur, poussé sur des chemins plus balisés qu'il n'y paraît, et d'autre part, hybride quant à son statut littéraire, puisqu'elle se meut entre progrès et conservatisme, fiction et réalité, passé et présent, dans un mouvement sans fin.

Ce résumé, loin d'être exhaustif, aura permis de le voir : l'une des grandes qualités de cet ouvrage est que l'approche thématique se voit subsumée sous une structure subtile, permettant d'aborder sans lourdeur la religion, l'évolution, ou la politique (parmi de nombreuses autres notions) chez Scott, dans un mouvement tout en contrepoints qui à chaque étape garde une grande cohérence. S'il procède par balayage ou parcourt parfois des mêmes éléments comme le souligne C. Sabiron dès l'introduction, ce livre le fait avec suffisamment de rigueur pour qu'aucune redondance ne vienne entacher le propos, en préservant une lecture qui, quoiqu'érudite, manifeste le souci de partir des textes, se fondant sur des micro-lectures abondantes, détaillées et éclairantes ; les pages consacrées aux femmes, parfaitement intégrées au sujet, sont particulièrement novatrices pour la critique scottienne. On attend avec impatience de futurs développements, que semble promettre la fin, sur Scott comme précurseur du réalisme, quoique cet aspect ne soit peut-être pas aussi négligé que le prétend l'auteur.